

GAIC-SERIC FORUM 104 / 22 NOVEMBRE 2024
ENREGISTREMENT INTEGRAL DES INTERVENTIONS

Thème général de la rencontre : « Gaza / Palestine : Une humanité perdue ? »

(Le style oral de l'intervention a été conservé)

Jean-François Petit : « Israël/Palestine et altérité : comment les religions peuvent-elles être signe ? »

Comme directeur du Réseau philosophique de l'interculturel (REPHI), groupe de recherche de la Faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris, je me suis intéressé à la question des poursuites pénales engagées par la justice internationale. C'est aussi dans une certaine actualité et l'on doit essayer de voir ce que peut être l'avenir. Je suis prêtre assomptionniste. Nous avons une communauté à Jérusalem, qui agit en amitié avec les uns et les autres. Ce n'est pas facile dans le contexte actuel d'extrémisation des positions, où chacun monte très vite dans l'argumentation alors que la première chose à faire, selon moi, est d'apprendre à s'écouter mutuellement, peut-être même à faire silence, à mettre une distance par rapport à soi. Donc c'est plutôt par une analyse à mi-chemin entre la philosophie et la théologie que s'ouvre cette soirée. La commande qui m'a été faite est de voir comment les religions peuvent faire signe, alors que le contexte est très polémique et très difficile pour tout le monde.

Ne pas se tromper dans l'analyse

La première chose que je voudrais dire, c'est qu'il ne faut pas se tromper dans l'analyse. Il est sûr que les médias ne nous y aident pas toujours (je le sais car je suis un ancien du groupe de presse Bayard).

Nous sommes devant des phénomènes complexes. Il y a d'abord l'instrumentalisation politique du religieux. Pour prendre un peu de hauteur, je crois qu'il y a deux façons de penser l'humain dans sa globalité. Il y a d'un côté ce qui se joue dans les religions et de l'autre ce qui se joue du côté politique, et quand les deux se chevauchent, se font récupérer ou empiètent l'un sur l'autre, cela donne souvent des résultats catastrophiques. Dans la situation qui nous occupe ici comme dans d'autres, l'analyse historique le montre aisément. Cette instrumentalisation du religieux est le fait de groupes de pression religieux qui sont parfois eux-mêmes générés par des politiques, surtout en ce qui concerne cette région du Moyen-Orient. Je travaille aussi à l'Institut chrétien d'Orient où je donne un cours sur les génocides. Il faut vraiment réfléchir à cette qualification génocidaire.

L'une des clés du problème n'est-elle pas justement dans cette instrumentalisation politique du religieux ? Dans les camps en présence, que ce soit du côté du gouvernement israélien qui est en grande partie otage d'une minorité ultra-orthodoxe, que du côté palestinien où les positions ne sont pas toujours très claires avec notamment l'instrumentalisation du Hamas, les choses ne sont pas simples. L'analyse se fait donc parfois de façon trop lointaine : on regarde ça du point de vue de Sirius comme on dit ou « le nez dans le guidon ». On a le droit d'avoir des discours engagés et partisans, mais aujourd'hui, dans beaucoup de conférences publiques, il est très difficile de tenir un discours modéré qui voudrait favoriser la paix et la réconciliation. On sait que dans tous les camps, beaucoup de protagonistes cherchent la paix, mais leurs voix sont peu

entendues et ils n'arrivent pas à faire changer les choses. Quand je dis changer les choses, c'est d'abord et avant tout arrêter les morts ! Donc je pense qu'aujourd'hui on a besoin de regarder ce qui se passe dans les religions, on a besoin d'une vraie science des religions. Moi qui suis catholique, cela ne m'empêche pas d'écouter ce que me disent d'autres personnes, comme mes frères musulmans ou les agnostiques, de voir qu'il y a des gens qui peuvent se situer très différemment. Cette science des religions, qui nous permettrait de nous rencontrer, est difficile à mettre en place, parce que dans chaque camp se trouvent des forces de vie et des forces plutôt opposées à la vie, des forces de mort. Dans ce contexte, est-ce que les religions peuvent être un signe ? Oui pour ceux qui reconnaissent qu'elles peuvent l'être, c'est-à-dire qu'on peut aussi trouver son bien dans l'islam quand on est catholique, et réciproquement, quand on est musulman, on peut dire que les autres peuvent nous aider à réfléchir à la vie. Ce discours n'est pas facile à tenir, parce que nos religions sont remplies de mythes, de symboles, d'histoires complexes qu'on a souvent du mal à décrypter. On peut être piégé par des mots, comme le mot « terre sainte ». Qu'est-ce qui est saint ? Dieu seul est saint. Quand on aborde la terre, on entre dans des considérations très complexes à gérer.

Nos représentations sont parsemées d'illusions, la première étant peut-être celle de croire qu'on n'y arrivera jamais. Les discours défaitistes, qui aujourd'hui gagnent du terrain, sont difficilement parables parce que l'ouverture et le dialogue sont des positions plus compliquées à mettre en œuvre que la fermeture, le repli sur soi et l'affirmation des identités. Même dans des contextes moins graves que celui du Proche-Orient, on peut avoir ce genre d'attitude. L'autre tentation, à l'inverse, c'est de croire qu'on pourra établir la paix d'un coup de baguette magique. Or les rapprochements ne se font jamais sans conversion, sans retournement, sans déplacement et c'est valable pour ce qui se passe chez nous comme dans d'autres régions. Il faut donc veiller à ne pas trop décrédibiliser les points de vue qu'on n'a pas compris ou qu'on ne partage pas, parce que ce que l'autre me dit peut avoir sur moi des effets que je ressens un peu vite comme une agression, je peux percevoir à tort l'autre comme une menace. C'est me semble être une des clés de compréhension de ce qui se passe au Proche-Orient : chacun perçoit l'autre comme une menace pour son intégrité, son territoire, etc. Pour comprendre cela, il faut entrer un peu plus dans l'analyse historique, ce que mes collègues feront ici. Donc on doit réapprendre la confiance, car aujourd'hui on en a perdu le sens. Ici en Europe on est très marqué par l'individualisme, par des postures qui ne sont pas des postures de confiance. Je ne parle même pas d'acceptation mais seulement de construire quelque chose avec d'autres, tout en restant fidèle à soi-même, à ses orientations fondamentales notamment à un certain sens de la justice. Au Proche-Orient on ne peut pas faire l'impasse d'une représentation juste des événements. Ce n'est pas simple quand les foules et les groupes sont idéologisés c'est-à-dire pris en charge par des modalités de formation qui sont nocifs pour eux, dans lesquelles ils n'arrivent plus à s'orienter. Aujourd'hui il y a un certain nombre de jeunes Israéliens qui ne veulent plus de ça et un certain nombre de jeunes Palestiniens qui n'ont pas envie non plus d'être enrôlés dans des causes qui ne sont pas les leurs. Mon intuition, et je ne suis pas le seul à l'avoir, c'est que les problèmes ne peuvent se résoudre qu'à moyen terme avec l'ensemble des acteurs, d'abord en laissant aux personnes sur place le soin de décider, car dans ce conflit il y a trop de géopolitique, trop de points de vue extérieurs, que ce soit ceux des États-Unis ou d'autres acteurs majeurs. Quelles seraient donc les orientations possibles ? Je vais donner trois directions de recherche.

Une culture du dialogue

La première, c'est de promouvoir autour de nous – parce qu'il y a quand même une importation du conflit ici – les conditions d'une vraie culture du dialogue. Pour être versé dans cette question-là depuis longtemps, je constate que ce n'est pas si simple. Déjà le mot dialogue est très européen (*dialogos*). Or, certains de vous le savent, il y a d'autres façons de rencontrer les gens : ça peut être le silence – il n'est pas toujours besoin de parler, et quand on regarde la typologie catholique, il y a aussi le dialogue des œuvres (construire un puits, etc.) que l'on soit chrétien ou musulman. Le dialogue peut être aussi de nature plus spirituelle, les grands mystiques sont aussi capables de se rencontrer. On a tendance à oublier cela car les intérêts géostratégiques prennent le dessus. Mais le but des religions n'est pas de se laisser instrumentaliser, c'est aussi de trouver par elles-mêmes l'endroit où elles doivent être présentes. Cette question du dialogue me semble essentielle, elle peut et doit permettre d'aller au-delà de la violence, de sa propre intolérance et de la polémique. Souvent les polémiques prennent le pas sur les relations fraternelles, aussi la condition du dialogue dans le contexte qui est le nôtre est-elle de mettre les gens autour d'une table. Sauf qu'on voit bien l'usure des générations de politiciens qui ne jouent pas cette carte du dialogue, qui sont malheureusement minés par des difficultés internes auxquelles ils cherchent des échappatoires. C'est très clair dans le cas du premier ministre israélien Netanyahu, qui est quelqu'un de très compliqué. Quand j'écoute des personnes en responsabilités, anciens ambassadeurs ou autres, je suis toujours surpris de leur réaction qui consiste à dire : « oui c'est une crapule mais quel homme ! Il a senti les affaires et réussi à faire prendre aux gens un tournant qu'ils ne demandaient sans doute pas ». Mais ce que la plupart des gens veulent, c'est pouvoir vivre en paix les uns avec les autres, ne pas être dans une menace permanente. Même les colons israéliens, il ne faut pas les mettre tous dans le même sac ; certains ne sont pas du tout messianiques, ce sont de « pieux laïcs » si vous permettez l'expression. Donc si on radicalise tout de suite notre regard sur un certain nombre d'entre eux, on risque de se tromper et eux-mêmes deviennent les jouets des extrémistes qui veulent recoloniser Gaza, ce qui est une aberration absolue. La question est d'abord d'essayer de ne pas polémiquer inutilement mais plutôt de construire des relations fraternelles. Je prends par exemple ce que fait depuis longtemps le groupe Gaza de Saint-Merry Hors les murs, qui a noué en dix ans des liens solides avec des acteurs de paix comme Ziad Medoukh et ses étudiants francophones. Cela ne peut se faire que dans la durée, ce n'est pas inné, il y a une culture à mettre en place qui consiste à apprendre à être ensemble, à avoir une certaine disponibilité intérieure y compris psychologique. Cette ouverture à l'autre ne peut venir que lorsque les conditions sociales sont réunies. Or actuellement les conditions sociales ne sont pas réunies ; on est en train de créer des formes d'extrémisation des points de vue qui vont sans doute perdurer sur plusieurs générations, alors qu'on est déjà dans des souffrances qui durent depuis longtemps. On se trouve donc avec beaucoup d'humilité face à un problème central pour l'avenir de l'humanité. Dans son livre à paraître, *L'espérance ne déçoit jamais. Pèlerins vers un monde meilleur*, le pape François fait mention, sur un ton prudent et diplomatique, de la nécessité d'enquêter sérieusement sur la qualification de génocide à Gaza. On doit faire les choses de façon solide dans la mesure où ce qui est de l'ordre des crimes de guerre et de la destruction des biens est déjà parfaitement établi ; avec le génocide, on franchit un pas supplémentaire, on est à un niveau supérieur, c'est un défi pour aller plus vite dans cette direction. Donc quand je dis que la première orientation est le dialogue, ça demande à

chacun d'approfondir ses raisons de vivre, également de ne pas faire porter à d'autres des charges que soi-même on n'est pas capable de porter. Et ça non plus ce n'est pas simple à gérer parce qu'on peut être tenté de vivre des choses par procuration.

Une paix responsable

La deuxième orientation, qui ne vous surprendra pas, c'est la recherche d'une paix responsable. Il y a des instances qui cherchent la paix depuis des années – comme la conférence mondiale des religions pour la paix. Dans l'univers spécifiquement catholique, on a de grandes orientations pour favoriser cela. Aujourd'hui, un des acteurs les plus dynamiques en faveur d'une paix juste est le pape François, qui maintient le cap : pour lui, s'il n'y a pas de paix au Moyen-Orient il n'y aura pas de paix dans le monde, c'est une condition fondamentale. Dans cette recherche de la paix, la grande question est de définir quels sont les médiateurs indispensables, quels sont ceux qui s'orientent réellement vers la non-violence, parce qu'on a besoin de partager nos expériences, notamment religieuses, même quand elles touchent aux raisons ultimes. Or dans les religions, les raisons ultimes sont des choses très difficiles à déplacer car elles touchent à leurs raisons d'être et donc, quand des formes de fondamentalisme et de dogmatisme s'en emparent, les choses se verrouillent au lieu de se déverrouiller. L'absolutisation des religions conduit toujours à des formes d'extrémisme. Comme le disait le cardinal français Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux : la première chose à faire pour l'Eglise catholique est de balayer devant sa porte, de combattre pied à pied dans son propre camp toutes les formes de fondamentalisme et de dogmatisme. Cela signifie que nos écrits fondateurs doivent être soumis à une interprétation, on doit sans cesse les travailler pour en faire surgir le meilleur, on ne doit pas les fixer pour en donner des interprétations faussées. Lutter contre le fondamentalisme et le dogmatisme est aussi un des moyens pour déjouer les pièges du politique. C'est aussi à ces conditions que les voix faibles – comme on les appelle en stratégie de communication – peuvent être mieux entendues. Quand on discute avec des responsables de l'Eglise catholique – je pense notamment au cardinal Parolin, secrétaire d'État du Vatican c'est-à-dire numéro deux de l'Eglise, qui dit que l'Eglise n'a qu'une seule arme, la parole – on voit qu'il faut faire s'exprimer les besoins fondamentaux des personnes et surtout ne pas hésiter à être aux côtés de celles qui sont le plus en détresse – dans ce cas-ci bien sûr les Palestiniens. Mais il faut aussi prendre en charge l'avenir de tous et c'est ça qui est compliqué aujourd'hui. Quand on est dans des lieux comme Jérusalem, on voit bien qu'on s'engage dans une grande complexité. Concernant l'appartenance des lieux saints, on est confronté à des groupes de personnes qui ont été importées là et qui se trouvent ballottées dans des jeux qui les dépassent. Les dégâts collatéraux de cette situation sont énormes, je pense d'abord à ce qui se passe au Liban. Mais on ne peut pas croire que cet avenir soit totalement irréversible.

Garder raison

Pour revenir à des positions plus conséquentes, il faut faire un travail sur soi-même et reprendre ce qui a été mal géré et mal posé. C'est là que je vais faire la transition avec les intervenants qui vont suivre. L'histoire aide à mieux poser les choses, à mieux comprendre les préjudices et les formes d'agression qui ont été créés, les questions notamment qu'a suscitées la Shoah et les conséquences très complexes qu'il faut aujourd'hui prendre en charge. On a besoin de raison garder parce que les symboles de paix, la reconnaissance des alliances sont aujourd'hui très enfouies. Or la paix ce n'est

pas dire « j'ai raison et l'autre à tort », c'est dire « construisons un avenir ensemble ». Il est clair aussi que la paix passe par la justice, et que la justice passe par l'amour car il n'y a pas de justice sans amour ; apprendre à aimer l'autre est je crois le plus beau défi qui nous reste, mais on peut comprendre que sur le terrain, pour certains, cela semble actuellement hors du réel.

Je vous redis ma conviction de départ : ne vous trompez pas dans l'analyse, regardez, comparez, ne vous faites pas prendre au piège d'un certain nombre d'extrémistes qui gouvernent les médias – je ne veux pas être caricatural mais un certain nombre de médias aujourd'hui ne disent pas ce qui serait nécessaire, ils ne mettent pas en évidence de vrais efforts de recherche. Je crois qu'on a vraiment besoin aujourd'hui de prendre du recul.

Jean-François Petit